

COUPE DU MONDE 70

L'INSTANT DU BONHEUR

Avec l'élan des fauves
et le calcul des fourmis
la *Seleção* avance
feinte
recule
enveloppe.
Ça se passe loin et en moi.

Je suis le stade de Jalisco, trituré
par les crampons, la pelouse endurente
le ballon tacheté et capricieux.
Regarder ? Je ne regarde pas. Je joue.

Dans le château de carte des gestes, dans l'enchevêtrement
dans la contusion à la cuisse
dans la peine du but raté
dans la marche du chronomètre et dans la zone d'ombre
qui grandit et ce but qui ne vient pas
ou qui vient mais contre nous... et qui recommence
dans le lent glissement d'un ralenti.
Je ne méritais pas d'être transpercé
par ce tir mou sans destin.
Mes onze athlètes
sont onze enfants punis
par un dieu futile qui commande à la chance.
Il faut lutter contre ce dieu futile,
recommencer tout : petite fourmi
taillant son chemin dans l'épaisseur
d'un mur de ciment.

Alors mes hommes deviennent grands. Chacun est toute lutte, tout sérieux. Et tout art.

Une géométrie astucieuse
aérienne, musicale, de corps qui savent se comprendre, membres polyphoniques d'un seul corps, beau et transpirant. Je ris je ris de douloureux bonheur, récompensé par Tostão créant et Jair terminant une séquence féconde.

C'est le goooooooooool dans la gorge fleurie
rauque épuisée, gol dans ma poitrine à vif
gol dans ma rue sur les terrasses
dans les bars dans les drapeaux dans les pétards
gol
dans la girandolarugie des girandoles gol
dans la pluie des confetti festoyant
chacun pour son compte dans l'air : chaque confetti,
rire de danse distribué
sur tout le pays en fête à s'embrasser
et à s'enlacer et à chanter
c'est gol génial c'est gol natal c'est gol de miel et de soleil.
Personne ne m'attrape plus, je joue à mille
je joue sur Pelé le toujours roi républicain
le peuple fait athlète dans la poésie
du jeu magique.

Je suis Rivelino, de la lame de son nom
tirant, finement, le coup franc.

Je suis Clodoaldo rime d'Everaldo.

Je suis Brito et sa tête subite,
avec Gérson et Piazza me renflouant
de forces nouvelles. Avec un juste orgueil
je me fais capitaine Carlos Alberto.

Félix, je défends et j'étreins
dans mes bras le ballon et sauve le but.

Comment le jeu s'est-il enflammé à ce point ?
Quelles énergies redoublées ont affleuré
du banc des réserves intérieures ?
Est-ce un fleuve qui passe en moi ou suis-je l'océan Atlantique
traversant le terrain et se répandant
sur tout mon peuple réuni
sur un seul écran, infini, dans un être unique ?

Tout à coup le Brésil se retrouva uni
content d'exister, échangeant la mort
la haine, la pauvreté, la maladie, le sous-développement triste
contre un pur moment de grandeur
et d'affirmation par le sport.
Vaincre avec honneur et avec grâce
avec beauté et humilité
c'est être mûr et mériter la vie,
acte de création, acte d'amour.
A Zagalo, sagace berger,
et à ses hommes du terrain et des vestiaires
mon peuple redevable demeure
de cette minute de bonheur.

Carlos Drummond de Andrade (1902 – 1987)

Traduit du portugais (Brésil) par Didier Lamaison

Versiprose *Versiprosa* © Gallimard 1990
In *La machine du monde et autres poèmes*
Poésie/Gallimard 2005